

LIEUX COMMUNS : HISTOIRE ET PROBLÉMATIQUES

Marie FRANCO / Miguel OLMOS

Université Paris 8

Dans quelle discipline placer le lieu commun ? Les changements du sens de cette expression au cours du temps rendent précaire toute définition exclusive ou trop précise. Sous la rubrique *lieu commun* les dictionnaires enregistrent plusieurs significations : selon le Littré, « se dit [...] d'idées usées, rebattues » ; selon le dictionnaire de l'Académie Espagnole, « Expresión trivial, o ya muy empleada en caso análogo » ; dans le dictionnaire de María Moliner, nous pouvons lire : « *Tópico. Vulgaridad. Idea vulgar y muy repetida* ». Ces premières définitions mettent en jeu d'une part des notions de quantité et de qualité ; d'autre part, des problèmes concernant la forme mais aussi le contenu. Dans les perspectives qu'elles ouvrent, les lieux communs relèveraient de la Linguistique, de la Sociologie, et d'autres disciplines des Sciences Humaines, où ils apparaissent sous les dénominations de *locutions, dictons, formules, clichés, stéréotypes, idées reçues*. Une deuxième acception du lieu commun s'inscrit dans le domaine de la Rhétorique, plus précisément d'une de ses parties, *l'inventio* : « Lieux communs, lieux oratoires ou simplement lieux, sorte de points principaux auquel les anciens rhéteurs rapportaient toutes les preuves dont ils faisaient usage dans leurs discours », selon le Littré ; « Principio general de que se saca la prueba para el argumento en el discurso », selon le dictionnaire espagnol. Dans cette perspective, les lieux sont les « sièges d'arguments », des principes de stratégie persuasive qui peuvent être *propres* à un genre concret de discours ou *communs* à n'importe quel type.

Les significations du lieu commun vont cependant plus loin : ses changements de conception et de pratique possèdent leur propre longue histoire puisque les techniques rhétoriques ont subi un processus continu d'évolution depuis leurs premières codifications. L'extension des procédés rhétoriques à la composition des oeuvres littéraires, puis à l'enseignement des Lettres et finalement à l'analyse textuelle, a généré d'autres usages du terme et un ensemble de notions

et de termes apparentés : *topos*, *thème* ou *motif*, *sentence*, *maxime*, *apophtegme*, *aphorisme*, ou bien *citation*, *lieu* célèbre. Dans toutes ces instruments critiques, nous pouvons apprécier un même but, l'effort collectif qui tend vers l'exploration, l'organisation et l'exploitation d'un héritage culturel partagé. C'est alors la communauté mise en relief par cette famille de notions qui nous conduit à prendre aussi les lieux au pied de la lettre, en deçà de leur emploi métaphorique, et à nous intéresser à leurs fonctions dans l'espace de la vie commune : la structure des villes comme reflet d'une conception et d'une pratique du jeu social, le partage de l'espace comme signe de l'évolution de la sociabilité, la consécration de quelques lieux à une mémoire collective, garante de l'identité historique, nous semblent autant de significations actuellement pertinentes.

Les lieux rhétoriques

Les premières utilisations des lieux ont leur origine dans la découverte par les Grecs des lois de la mémoire : nous nous rappelons bien ce qui a été placé en bon ordre dans une série de lieux imaginaires. D'où l'anecdote attribuée à Simonide, l'inventeur des arts de mémoire, capable de réciter les noms des très nombreux assistants à un banquet en suivant l'ordre de leur disposition autour de la table. Dans le monde gréco-latin, où le recours à l'écriture ne pouvait qu'être très restreint, à nos yeux, par des limitations matérielles, une mémoire « artificielle », entraînée selon les préceptes de l'Art, était un instrument indispensable pour les orateurs ou les hommes politiques. Quiconque veut parler en public sera à même de se souvenir de tous et chacun des points qu'il avait prévus pour son discours, pourvu qu'il les ait soigneusement stockés en bon ordre dans un espace mental imaginaire en les représentant par des emblèmes ou des icônes frappants. Ces espaces mnémoniques étaient rigoureusement structurés selon des règles strictes, fixées dans les techniques de l'art ou transmises par des traditions éducatives. Ils pouvaient prendre diverses apparences : plans mentaux de villes, de palais, de théâtres, de jardins, de la voûte céleste. Nous avons aujourd'hui des difficultés à nous faire une idée claire de ce que c'étaient les « lieux » et les « images » de mémoire des Anciens, comme Frances A. Yates l'a montré dans un travail désormais classique sur le sujet¹.

Mais les lieux ne servaient pas seulement à se souvenir d'un discours déjà élaboré. Pendant le processus de son élaboration, dans un sens plus abstrait, ils constituaient une sorte d'aide-mémoire schématique des différents éléments qui pourraient le composer. L'orateur peut avoir recours au répertoire préfabriqué des lieux pour choisir parmi tous les thèmes et tous les arguments possibles, ceux qui conviennent le plus à ses intentions ou aux besoins d'un cas précis. Il peut, par exemple, trouver sa matière soit dans les protagonistes de l'affaire, soit dans l'événement en soi ; dans ce deuxième cas, il peut passer en revue les différentes circonstances de cause, de finalité, de temps, d'instrument, etc. ; dans le

premier cas, s'il doit, par exemple, produire un éloge, le nom, la naissance, la nature, les habitudes, l'occupation du personnage lui suggéreront autant de points pour son discours.

Par ailleurs, si l'orateur s'attend à des difficultés avec son auditoire ou si son discours doit être contrecarré par le discours d'un opposant, il lui faut renforcer sa puissance polémique, aiguïser ses dispositifs d'argumentation. Seule la situation dialectique particulière peut dicter quel type d'arguments convient le mieux parmi ceux dont il dispose. Il est important de noter ici que l'orateur n'est pas obligé à s'astreindre à des preuves *vraies* : il peut se contenter tout simplement des *vraisemblables*, c'est-à-dire, de celles tirées de l'ensemble hétérogène de croyances collectives et d'idées générales, qui persuaderont tout aussi bien — voire mieux — son auditoire. Ce sont les *topoi* d'Aristote, des lieux « communs » non pas tant à cause de la fréquence de leurs applications thématiques concrètes que comme conséquence de leur éventuelle utilisation dans n'importe quel type de questions. Chaim Perelmann et Lucie Olbrechts-Tyteca ont proposé une classification de ces lieux autour de six rubriques : lieux de la quantité, de la qualité, de l'ordre, de l'existant, de l'essence et de la personne².

L'histoire des successives systématisations des *topoi*, au croisement des chemins de la Logique et la Dialectique, est en soi un vaste sujet. Notons seulement deux autres acceptions des « lieux communs » favorisées par l'humanisme de la Renaissance, qui ont été récemment soulignées par Francis Goyet. Les lieux communs apparaissent d'abord comme procédé d'amplification : si l'on veut renforcer un passage particulier d'un discours, ils fournissent quelques tirades déjà faites dont la réussite est presque garantie, soit parce qu'elles expriment des idées ou des principes consensuels (défense des vertus, attaque des vices), soit à cause d'une efficacité expressive mise à l'épreuve au préalable. Ces lieux favorisent donc la parole, ils permettent de parler plus longuement, de façon générale ou abstraite, et de jouer avec les émotions de l'auditoire sans se risquer à sortir du terrain sûr d'une idéologie commune.

D'autre part, au XVI^e et XVII^e siècles, on appelle aussi « lieux communs » les têtes, rotules et chapitres dans les collections de sentences, les compilations de formules poétiques grecques et latines, les cahiers scolaires des citations — des « cas exemplaires » ou des « dits mémorables » — aussi bien que les divers types de dictionnaires (par exemple, ceux où l'on peut trouver les origines d'un dicton dans un petit récit, comme c'est encore le cas de nos jours dans le dictionnaire de José María Iribarren). L'impulsion fondamentale est ici le catalogage, le répertoire³. Mais il va de soi que tout ce matériel peut être réutilisé à d'autres fins, aussi bien rhétoriques que littéraires.

Les *topoi* littéraires

Un ouvrage monumental du romaniste allemand Ernst Robert Curtius se trouve à l'origine de la vogue actuelle de la topique littéraire. Rédigé en partie pendant la deuxième guerre mondiale, *Europäische Litteratur und lateinisches Mittelalter* (1948) mettait à l'avant un héritage latin médiéval commun aux différentes littératures européennes, dont les interrelations se voyaient savamment éclairées. Le travail de Curtius, rapidement traduit dans plusieurs langues du Continent, donna une formidable impulsion à l'étude des éléments génériques du texte littéraire qui montrent la nécessaire insertion d'une œuvre concrète dans la longue chaîne d'une tradition commune.

Cela ne laissa pas de produire quelques discussions académiques. L'esprit de la méthode allait à l'encontre des orientations des critiques d'inspiration stylistique, centrés comme on le sait sur les singularités les plus « expressives » des textes réputés chefs d'œuvre. Toutefois, la présentation synthétique du legs des rhétoriques de l'Antiquité et du Moyen Âge, la démonstration érudite de leur incidence systématique sur les lettres françaises, italiennes, allemandes, anglaises et espagnoles, eut comme effet de mettre à nouveau les « lieux » au premier rang. De grands efforts furent dès lors consacrés à l'éclaircissement de ce tissu de rapports intertextuels conventionnels par les études littéraires de la deuxième moitié du XX^e siècle, où les monographies sur les « topiques » concrets — le *topos* du manuscrit trouvé, le *topos* de l'inspiration, le *topos* du rêve prémonitoire, le *topos* des ruines, les *topoi* amoureux, etc. — sont innombrables.

En s'appropriant les lieux communs pour son travail d'historien, Curtius témoigne d'un processus d'assimilation des recettes rhétoriques par la littérature qui est ancien. Cependant, les *topoi* de Curtius présentent une physionomie particulière qui, comme il a été souvent signalé, ne ressemble guère à celle des lieux des origines. Sous la dénomination de *lieux*, le professeur allemand inclut un ensemble d'éléments littéraires très hétérogènes : des lieux propres aux parties du discours, comme celles de l'exorde ou de la conclusion, des développements stéréotypés de figures de style, comme la réticence, des motifs thématiques associés à des genres concrets, par exemple, la consolation, ou bien des images ou des formules répétitives, comme celles du *puer senex* ou de « la jeune femme et la vieille », qui réapparaissent au long des siècles dans différents genres, dans une même littérature mais aussi dans des textes appartenant à des cultures éloignées. Curtius soutient de façon explicite le rapport entre la puissance de fascination de quelques topiques et les archétypes psychologiques établis par Carl Gustav Jung à cette même époque. Le but initial de l'ouvrage de Curtius, l'établissement d'un réservoir culturel commun aux lettres européennes, pourrait donc s'étendre jusqu'à suggérer la nature atemporelle et transhistorique de la topique, ce qui soulèverait d'autres problèmes littéraires, d'ordre esthétique, cognitif et anthropologique — ce serait le cas des « chronotopes » du critique russe Mikhaïl Bakhtine.

Cependant, dans la perspective anthropologique à laquelle mènent les travaux de Curtius et de Bakhtine, il est clair que les traditionnelles fonctions d'argumentation, de classification et d'amplification des lieux communs ont été réduites à leur minimum. Selon Francis Goyet, les *topoi* ont perdu leur spécificité, ils sont devenus de simples « unités de tradition », les éléments composites d'une série ouverte et non rangée de matériaux thématiques, génériques, formels, verbaux. Dans cette nouvelle topique du XX^e siècle il n'y aurait pas de théorie, d'art ou de technique, mais une simple collection d'éléments de discours répétés : « ce que la théorie moderne du « topos » a retrouvé de l'intérieur, c'est la métaphore même du cliché, qui date elle du XIX^e siècle »⁴.

Stéréotypie

Ce qui signalerait la présence d'un stéréotype, ce qui nous imposerait sa reconnaissance comme tel, ce serait d'abord un principe de répétition dans l'espace ou dans le temps. Or ce principe semble d'autant plus sujet à caution qu'il relèverait d'une opération interprétative : comme l'a signalé Ruth Amossy, la perception de stéréotypes dépend fortement d'un processus de construction de la part des récepteurs⁵.

La mauvaise presse des « lieux communs » semble contemporaine de la hausse du volume d'information au XIX^e et XX^e siècles. Même si le terme *cliché* ne s'impose dans le langage de la conversation — et dans le langage de la critique — qu'au dernier tiers du XIX^e siècle, une méfiance progressive à l'égard du discours répétitif, perçu comme quelque chose de banal ou de grossier, tant sur le fond que sur la forme, commence à se répandre dès le début du siècle. Cette problématique du cliché est aussi attestée par des attitudes paradoxales, comme celle de Charles Baudelaire qui ira jusqu'à identifier le vrai génie avec la trouvaille d'un poncif réussi. La vogue du stéréotype nous permet donc de voir l'émergence d'un nouveau système de rapports sociaux, où les échanges informatifs de tout genre se sont multipliés jusqu'à la satiété ou la saturation : le flux de la lettre imprimée — c'est du domaine de l'imprimerie que provient comme on le sait le terme *stéréotype*⁶ — semble noyer cette même nouvelle société qu'il a tant contribué à forger et à faire prospérer. Journaux, feuilletons, canards, etc., sont devenus l'objet d'une consommation de masse, tout en provoquant un élan complémentaire ou compensatoire en direction de l'individualité, l'originalité, la distinction — même si, comme le rappelle Antoine Compagnon, les paradoxes d'aujourd'hui peuvent aisément devenir les lieux communs du surlendemain⁷.

Pourtant, dans une perspective purement verbale, le stéréotype n'a rien de nouveau, que ce soit dans le champ de la littérature ou dans celui des procédés sémantiques des langues naturelles. De ce point de vue linguistique, nous nous heurtons encore à des difficultés de définition, puisque les citations fréquentes, les figures d'usage, les dictons, les proverbes, les locutions, les modismes, les

automatismes de conversation, les formules d'écriture, les tics de parole, les tours à la mode, se présentent dans un continuum de formes où il est compromettant ou risqué d'établir des frontières stables. Prenons un exemple à mi-chemin entre linguistique et littérature, le cliché de style. Selon Michael Riffaterre, le cliché est, depuis toujours, un procédé très courant dans l'écriture littéraire comme conséquence d'un principe de sélection lexicale et thématique dû au fait que les clichés ont tendance à s'organiser « autour des grands thèmes archétypes qui sollicitent de tout temps l'imagination humaine »⁸. Selon Riffaterre, le cliché de style peut se définir comme la fixation d'un écart linguistique : la stabilisation d'une structure linguistique composée — et, de ce fait, capable de se rénover — qui devient spécialement perceptible parce qu'elle contient une figure de style : *jungle de béton, voix de tonnerre, main de fer, siècle d'or, crime d'Etat*. Ce sont des expressions que l'on peut trouver aussi bien en littérature, comme formules ou comme thèmes, qu'au cours de la conversation.

Bien que la réputation du cliché de style n'ait pas toujours été bonne, nous ne pouvons nous attarder maintenant sur des questions de valeur esthétique ; ce que nous voudrions souligner, c'est cette structure du cliché, une fixation formelle qui admet quelques variations et dont la portée sémantique est figurée, qui semble analogue aux mécanismes linguistiques de formation d'unités composées (proverbes comme *nécessité fait loi* ou *qui rit vendredi, dimanche pleurera* ; automatismes d'écriture comme *votre très humble serviteur* ; locutions, unités et séries phraséologiques : *pêle-mêle, mettre la puce à l'oreille, en dire des vertes, mettre au pied du mur* ; figures d'usage : la *flamme*, les *feux*, l'*ardeur* de l'amour ; catachrèses comme le *noyau* d'un atome, d'une cellule, ou les mots mêmes *cliché, poncif*), et aussi à certains dispositifs combinatoires de la syntaxe. Les études lexicologiques se sont essayés à des définitions et des classifications plus complètes et nuancées — qui posent à leur tour de nouveaux problèmes : nous renvoyons aux ouvrages cités dans la bibliographie finale. Toutefois il nous semble remarquable de trouver dans le texte littéraire et dans la langue parlée une même double impulsion tant vers le renouvellement de l'expression et de la perception que vers une pétrification mécanique, nécessaire ou peut-être rassurante, ce qui montre à nouveau la pertinence de l'inclusion du « lieu commun » dans le cadre d'une problématique cognitive.

Mais il est important de souligner que lieu commun ou stéréotype sont aussi des notions modernes, ce que prouve amplement l'origine lexicale liée au monde de l'édition standardisée. En fait, le XIX^e siècle introduit la grande confusion des concepts et des termes, parfois presque synonymes mais plus souvent exprimant chacun un sens précis dans un ensemble vaste : cliché, poncif, lieu commun ou idées reçues. Cette dénonciation / prise de conscience du stéréotype s'affirme comme une arme contre le nivellement et la standardisation de la culture et des esprits qu'artistes ou penseurs perçoivent dans des médias qui ont changé quantitativement parce que techniquement.

Le dictionnaire lui-même nous montre combien l'acception rhétorique a été peu à peu éclipsée, au profit des définitions suivantes: « idée, sujet de conversation que tout le monde utilise (v. *Banalité*); fait de style qu'un emploi trop fréquent a affadi (v. *Cliché-Poncif*) », et dans cette évolution, le XIX^e siècle est une période décisive. L'importance de cette période dans la « découverte » de ces notions renvoie au domaine littéraire et plus largement à l'histoire des mentalités et des représentations. Le moment de cette « apparition » n'est pas anodin : dès le XVIII^e siècle déjà, l'individualisme montant va valoriser l'originalité dans tous les domaines de la création, de la thématique et de la langue. Au début du XIX^e, le sens s'éloigne du sens des origines, dans sa valeur d'argument général destiné à emporter l'adhésion ; le romantisme écarte ce sens, en conservant un autre sens de « commun » : vulgaire, inférieur. Tout le XIX^e siècle va, parallèlement à la proclamation d'une individualité nécessairement triomphante, condamner avec virulence les notions de cliché, stéréotype ou poncif dans l'expression, les thèmes et les opinions. Toute répétition d'un modèle porte le soupçon de sa stérilité. Au milieu du XIX^e siècle, cette dénonciation est partout, dans la caricature, la parodie, dans l'élaboration de certains types littéraires, instruments de cette dénonciation.

Il s'agit donc d'un objet dont la naissance est repérable, dont la construction mêle deux champs qui en rendent confus l'examen, puisqu'autour du lieu commun et des notions voisines, il y a à la fois la dénonciation et la signification même de cette dénonciation.

La mise en accusation du lieu commun

Nous avons vu l'origine littéraire de ces notions, or très rapidement cette dénonciation va élargir son champ au vaste domaine de l'idéologie dans les productions culturelles. Ainsi, la répétition, comme fondement du lieu commun, est interprétée comme soumission à une idéologie ou esthétique dominante. S'impose ici la perception apparue dans la deuxième moitié du XIX^e siècle mais qui s'impose surtout au XX^e : celle de la fonction aliénante du stéréotype / lieu commun, qui serait l'expression axiomatique d'un pouvoir ou d'une collectivité. En cela, on rejoint les critiques visant la *doxa*, considérée comme élément le plus bas de l'intelligence mais aussi comme instrument d'asservissement du peuple par les pouvoirs en tout genre. Cette idée d'imposition d'un pouvoir ou d'une conception collective sur la production et l'expression culturelle ouvre sur d'autres concepts qui en sont voisins : l'étude méfiante de la *doxa*, de l'opinion, malléable et changeante, et des mythes contemporains comme expression de schémas collectifs. Même brièvement, on doit faire référence ici à un autre concept, en rapport aussi avec le « lieu commun » : le kitsch⁹. Ce kitsch est, d'une certaine façon, l'expression du lieu commun dans l'art, la décoration, du lien indissociable entre art et conformisme, et est omniprésent dans les produc-

tions culturelles de masse. Comme les notions de *cliché* ou de *stéréotype*, l'avènement du kitsch devient possible par la naissance de la copie en masse. Son péché originel, c'est donc encore l'imitation, l'utilisation de modèles pré-établis, par exemple dans la littérature sentimentale:

L'art littéraire se développe à l'usage de la classe moyenne vivant dans le confort et il se construit sur les stéréotypes. C'est un art littéraire du stéréotype.¹⁰

Toutes ces notions qu'on peut rassembler dans un même ensemble suspect et pourtant omniprésent, portent les mêmes stigmates de l'oblitération de l'individualité. Cette attitude de dénonciation trouve donc tout son sens dans une revendication nouvelle de la liberté critique face aux modèles collectifs. C'est à dire qu'au delà des raisons esthétiques, c'est au nom de l'humanisme d'une individualité absolue, des pensées, des positions et du langage que le lieu commun est coupable. Et la liberté ne peut venir qu'après destruction de cet ensemble complexe, qui met en question toute position collective.

Il est aisé de voir combien cette « culpabilisation » du lieu commun est susceptible de déboucher sur la revendication d'une différence essentielle entre êtres du cliché, du banal, du « commun », et êtres de l'individualité, de l'originalité absolue. Qu'est-ce, si ce n'est un nouvel avatar du principe de distinction ? Car le discours sur le lieu commun ne peut faire l'impasse sur la réflexion masse / individu, mais surtout et plus ambiguëment masse / élites. Cette opposition est évidente dans le culturel, littéraire ou plastique. En effet, *doxa* ou *stéréotype* sont les outils différenciateurs entre culture populaire et culture savante, à travers les positions respectives de ces deux cultures. Si la première fonctionne, se nourrit essentiellement de ces thèmes ou formes pré-existantes, la culture savante, elle, s'y refuse progressivement et de plus en plus vigoureusement, comme étant antithétique, puis s'emploie à désamorcer tout stéréotype. Mais derrière cette distinction artistique, c'est une distinction sociale qui semble s'imposer, et dans ce cas, l'adjectif « commun » résonne bien de tout son sens de « vulgaire ». Le stéréotype est ainsi un instrument de différenciation mais aussi parfois un arme contre l'Autre, que l'on pense ici à son emploi de repoussoir en politique dans l'accusateur « langue de bois » ou dans son affirmation péremptoire comme vérité irréfutable.

Les sources bibliographiques renvoient sur ce point à l'analyse de la *doxa* et autres travaux de Barthes, en particulier sur la photo de famille ou sur ces productions de la culture de masse ou de la pensée petite-bourgeoise¹¹ qu'il a baptisé « Mythologies »¹². Ici, une notion essentielle nous semble devoir être introduite: le « second degré », expression qui exprime non une adhésion innocente au cliché et autres, mais un plaisir tiré d'une jouissance ironique. Ce second degré entré dans la langue courante, avec d'ailleurs des significations supplémentaires, nous semble avant tout le tour de passe-passe rhétorique permettant d'accéder légitimement au plaisir du « commun », car le lieu commun est une arme dans

une lecture méprisante de l'Autre, mais à la fois un formidable générateur de culpabilité et de honte sociale.

Il y a donc tout un processus constant qui, à partir de la « découverte », va de la dénonciation à la dégustation ambiguë mais aussi à la production incessante, car la haine du lieu commun produit un contre-conformisme, devient un autre lieu commun; ainsi la poursuite incessante a comme contre-partie une genèse constante.

Ainsi, la naissance et les conséquences sociales et idéologiques du cliché-lieu commun, etc., forment une partie essentielle des éléments bibliographiques, tandis qu'il faut souligner la relative absence de certaines questions beaucoup plus problématiques. En effet, les études du fonctionnement du lieu commun sont rares : la construction, les références ou ce qu'on pourrait appeler les outils du cliché ne sont pas vraiment des questions souvent traitées. Cette relative absence indique peut-être que la complexité de la question se trouve là, et que la piste suivante devrait sans doute être envisagée : l'absence d'une nature spécifique du lieu commun mais son rapport étroit à d'autres réalités ou productions, telles que les métaphores, les types littéraires, les proverbes ou l'activité logique. Ce rapprochement avec la pensée logique s'opère d'ailleurs aussi avec la doxa, notion essentielle dans ce sujet, une doxa qui quoique seulement « vraisemblable » et non « vraie » est aussi un outil de connaissance de l'intellect humain. Il y a donc bien un problème de la nature et du fonctionnement de ce vaste ensemble.

Le fonctionnement problématique du lieu commun

Un des instruments ou potentialités du cliché semble résider dans la notion d'*auctoritas*, dans le poids — plus ou moins conscient — du collectif, d'une affirmation qui se voudrait celle d'une vérité antérieure et définitive. Le lieu commun dit un jugement sans appel, qui est à lui-même sa propre confirmation et se présente comme une vérité ou une réalité absolue. Cette « vérité » imposée peut naître aussi d'une supposée ancienneté, le temps est un des grands adjuvants au lieu commun — nous en reparlerons plus loin pour ce qui concerne les identités et symboles collectifs. La durée est à mettre en rapport avec une autre notion, celle de la répétition, à la source de l'acquiescement ou plus généralement de la conformité. Tout cela nous conduit au fondement même du discours du lieu commun : sa nature d'injonction. Le lieu commun et ses variantes, en fait, commandent une interprétation, que ce soit celle du monde, des autres, de l'action et de l'analyse. Avec toutes ses variations possibles, ce serait donc une forme de consigne.

Un autre aspect fonctionnel essentiel à cette valeur d'injonction n'est autre que la capacité de conciliation des oppositions et des contradictions. Le lieu commun se veut vérité, ou du moins vraisemblable, c'est-à-dire qu'il peut y avoir

différentes vérités, toutes aussi absolues. On retrouve ici un lien possible avec le sens rhétorique des lieux communs comme liste, réservoir d'arguments toujours disponibles, mais aussi l'évidente contradiction d'un certain nombre de proverbes et dictons entre eux, sans que cela remette en question leur validité respective. Derrière cet esprit d'injonction, il nous semble que se dissimule un élément plus essentiel encore, qui sous-tend le lieu commun comme structure et instrument: il ordonne le monde, lui donne une cohérence « vraisemblable », que l'on retrouve dans le discours idéologique mais surtout religieux.

Face à la confusion — de la société, des êtres, des comportements, des réactions, des objets, de la nature — les lieux communs et les stéréotypes ordonnent ce foisonnement par le classement. Notons d'ailleurs ici l'importance de l'image, de la métaphore banalisée ou au plus simple niveau, de la comparaison, comme par exemple dans les stéréotypes xénophobes. Cette importance du rapprochement ou de la ressemblance ou de la contiguïté, nous conduit à y voir un « ordre » qui reposerait sur une mise en commun, sur le déjà-connu. Ainsi, lieux communs, stéréotypes, poncifs, relevant de cet ensemble plus vaste que serait la *doxa*, obéiraient à des lois spécifiques et conduiraient à l'expression d'un état du monde, du langage reposant sur le mélange et la ressemblance. Elles se donnent comme « prêtes à l'emploi », disponibilité qui, c'est à noter, était déjà là en rhétorique, énonciation d'une vision du monde, en fait « des » visions possibles et équivalentes.

En introduisant cette idée de conception du monde, nous sommes inévitablement conduits vers le vaste domaine des stéréotypes sociaux et les réflexions introduites au XX^e siècle et qui s'écartent du domaine strictement artistique pour entrer dans les images collectives. La notion de *stéréotype* est introduite en sciences sociales en 1922 avec ce que l'on va appeler la « théorie des opinions ». A cette date, Walter Lippmann, dans « Public Opinion » définit le stéréotype comme suit: « caractère condensé, schématique et simplifié des opinions circulant dans la masse »¹³. Il y voit une verbalisation en quelque sorte rapide et généralisante, on insiste donc encore ici sur l'importance de la parole:

Les systèmes de stéréotypes peuvent être le fondement de notre tradition personnelle, les défenses de notre position en société. Ils constituent un tableau ordonné, plus ou moins consistant, du monde auquel nos habitudes, nos goûts, nos capacités, nos comforts et nos espoirs se sont ajustés. Peut-être n'offrent-ils pas un tableau complet du monde, mais ils composent celui d'un monde possible auquel nous sommes adaptés.¹⁴

En 1943, Jean Stoetzel, dans « Théorie des opinions », analyse leur puissance comme étant d'une nature proche du cliché, du symbole ou du slogan, dans le champ donc de la communication et de l'assimilation évidente¹⁵. L'idée qui s'impose dans la sociologie, c'est le rôle décisif du stéréotype dans les représentations et le jeu des relations entre individus et entre groupes. La discipline en question définit d'ailleurs le stéréotype comme étant l'ensemble des opinions émis par un groupe social sur d'autres groupes ou sur lui-même¹⁶.

Nous l'avons déjà dit, la pensée stéréotypée, celle du lieu commun, est une manière d'appréhender le réel dont le résultat est à la fois la dédialectisation et la réification de ce réel. Derrière, nous avons encore une perception essentialiste, et la volonté d'élaborer / retrouver un monde immuable, de plaquer sur la diversité du monde humain et social, l'uniformité répétitive de l'organique, par la classification et, de fait, la répertoriatio.

Dans les années 50, l'École de Frankfort développe l'examen des signes de la pensée autoritaire et leur lecture psychanalytique et politique converge pour voir dans le préjugé et la soumission aux stéréotypes les éléments essentiels prédisposant à cette pensée totalitaire¹⁷. Remarquons que dans ce cas encore, la soumission à l'autorité évoquée rejoint un des traits fondamentaux du lieu commun et au-delà, de la doxa : la volonté d'imposer et surtout de donner toute réfutation comme impossible.

Cependant, parallèle à ces travaux qui diabolisent et mettent en accusation les notions en question, tout un courant d'analyses voit aussi dans le lieu commun et les termes dérivés, non une production bâtarde, frappée de nullité, de l'esprit humain, mais au contraire l'expression, parmi d'autres, d'un de ses modes de production, un mode quasi nécessaire. Il n'y aurait pas de pensée sans lieu commun, car celui-ci reposerait sur les mêmes outils : la catégorisation, la généralisation, les liens de causalité, et jouerait un rôle essentiel dans la cognition et l'interaction. Une des bivalences du stéréotype comme structure est là : certains de ses fonctionnements se retrouvent dans l'appréhension du monde et d'autrui. Ainsi, l'utilisation de la forme générique « lieu commun » pourrait être considérée comme un substrat, le soubassement nécessaire à la pensée individuelle mais aussi à l'élaboration idéologique d'une collectivité, si l'on admet qu'il ne peut y avoir de groupe sans un minimal dénominateur commun, dans son langage et ses images, comme si la stéréotypie était un processus normal et raisonnable, nécessaire à l'appréhension du réel et de sa cohérence.

De fait, c'est ici que se rejoignent les possibilités polysémiques de l'expression « lieu commun », polysémie qui a en partie motivé notre choix. Car outre le sens de « propos ou image banals ou répétés », le sens d'espace partagé renvoie aussi à un certain nombre de problématiques, ces points « critiques » de la conscience contemporaine que sont l'autorité, la collectivité et la mémoire. L'autorité pose le rapport au pouvoir, le refus ou l'acceptation de celle d'un groupe ou d'une tradition ; précisément, la question de la collectivité donne à voir l'alternative pour l'individu entre être un élément indifférencié de la communauté, linguistique, imaginaire, culturelle, historique, ou revendiquer une individualité absolue, qui peut trouver un refuge dans l'élitisme. Le rapport à la collectivité se trouve d'ailleurs aussi dans le lieu commun pris dans son sens le plus littéral de *lieu de sociabilité*. Nous avons déjà évoqué plus haut la relation entre élitisme et mépris du stéréotype ou du cliché. En ce qui concerne la mémoire, elle souligne

l'ambition de la conservation totale, l'idée d'une mémoire qui serait commune au plus grand nombre. Or l'instrument-support de cette mémoire est un concept déjà fort travaillé en France: les lieux de mémoire, notion sur laquelle certains travaux commencent à paraître dans l'historiographie hispanique. Ces recherches se penchent sur la notion d'*invention* d'une tradition à travers les discours, les objets, les représentations ; élaboration qui s'efforce avant tout de donner l'apparence de la durée et de l'ancienneté. L'historiographie contemporaine trouve ainsi un nouvel objet : l'élaboration par une classe ou une nation de symboles et de sens, qui passe même par l'acceptation par ce groupe de stéréotypes produits sur lui par d'autres. D'une certaine façon, la difficulté à analyser les lieux de mémoire hispaniques, en particulier espagnols, révèle combien la construction de cette identité a été et reste problématique. L'existence des nationalismes périphériques, en quelque sorte « rivaux » dans ce processus de construction, semble un point crucial de cet état de fait, et il nous a paru intéressant de voir comment un certain nombre d'articles abordent dans cette revue la production de lieux communs précisément sur la réalité linguistique d'une de ces nationalités historiques.

Nous nous sommes donc trouvés face à un concept complexe, insaisissable, qui d'une certaine façon, induit la nécessité d'une conciliation des différentes acceptions de l'expression « lieu commun » : conciliation des contradictions entre culture savante et culture de masse, ou entre les différentes mémoires. Les différentes facettes d'une telle thématique nous laissent surtout face à un désarmante antithèse : le lieu commun comme outil de domination idéologique ou expression d'une aspiration à l'unité, à la cohérence ? Et au regard des difficultés à définir et à délimiter clairement des territoires qui nous sont peu à peu apparues, au fil de la lecture des articles proposés, il serait cruel de se refuser le plaisir de citer Ruth Amossy qui, à propos de la distinction ambiguë entre type et stéréotype — antithèse assez proche de celles que nous avons évoquées plus haut — nous offre une heureuse coïncidence :

La question de la distinction entre le type et le stéréotype est une boîte de Pandore qu'il est peut-être sage de ne jamais ouvrir.¹⁸

¹ Fr. A. Yates, *L'art de la mémoire* [1966], trad. D. Arasse, Paris, Gallimard, 1975.

² Ch. Perelmann ; L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'Argumentation. La nouvelle Rhétorique*, Bruxelles, Eds. de l'Université de Bruxelles, 1958. Selon ces auteurs, les lieux peuvent

s'organiser par couples complémentaires et chaque période historique aurait ressenti une préférence pour l'un de leurs membres.

- ³ Fr. Goyet, « Aux origines du sens actuel du ' lieu commun ' », *Lieux communs et littérature. Cahiers de l'Association International des Etudes Françaises*, 49, 1997, p. 59-74.
- ⁴ Fr. Goyet, *Le sublime du « lieu commun ». L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 23. Voir aussi J. Bem et A. Guyaux (éds.), *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- ⁵ R. Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 21-25.
- ⁶ Selon le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* Larousse : « Typgr. Imprimé avec des planches dont les caractères ne sont pas mobiles, et que l'on conserve pour de nouveaux tirages » ; *Stéréotyper* : « Reproduire en planche solide ». Au début du XIX^e siècle, le poncif est un « procédé de reproduction avec une ponce (morceau de feutre imprégné d'une poudre colorante) ». Même étymologie métaphorique pour le terme *cliché*, qui ne vient pas directement du domaine de la photographie : « Plaque portant en relief la reproduction d'une page de composition, d'une image, et permettant le tirage de nombreux exemplaires » (voir R. Amossy, *op. cit.*, p. 25-32).
- ⁷ A. Compagnon, « Théorie du lieu commun », dans *Lieux communs et littérature, op. cit.*, p. 2-36, (p.26).
- ⁸ M. Riffaterre, « Fonction du cliché dans la prose littéraire », *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 161-81 (p. 172).
- ⁹ A. Moles, *Psychologie du kitsch, (l'art du bonheur)*, Paris, Denoël, 1971.
- ¹⁰ A. Moles, *op. cit.*, p. 101.
- ¹¹ C'est « l'opinion publique, l'esprit majoritaire, le consensus petit-bourgeois, la voix du naturel » dans « La Violence du préjugé », *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Eds. du Seuil, 1975, p. 51.
- ¹² R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Eds. du Seuil, 1957.
- ¹³ W. Lippmann, *Public Opinion*, New York, Penguin Books, 1922.
- ¹⁴ Cité par R. Amossy, *op. cit.*, p. 71.
- ¹⁵ J. Stoetzel, *Théorie des opinions*, Paris, 1943.
- ¹⁶ Selon J. P. Leyens, les stéréotypes seraient: « des explications théoriques naïves du monde... » (*Stéréotypes et cognition social*, Liège, Mardaga, 1996, p. 274).
- ¹⁷ T. Adorno, *The Authoritarian Personality*, New York, 1950.
- ¹⁸ R. Amossy, *op. cit.*, p. 75.

BIBLIOGRAPHIE

- ALCIDES REISSNER R., *El indio en los diccionarios : exégesis léxica de un estereotipo*, México, Instituto Nacional Indigenista, 1983
- ALONSO D., « ¿ Tradición o poligénesis ? » [1960], *Obras completas*, Madrid, Gredos, 1985, VIII, p. 707-31
- AMOSSY R., *Les idées reçues : sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991
- AMOSSY R. ; ELISHEVA R., *Les discours du cliché*, Paris, Sedes-CDU, 1982
- AMOSSY R. ; HERSCHBERG PIERROT A., *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997
- ANSCOMBRE J.-C. (éd.), *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, 1995
- AYMES J.-R. ; SALAÜN S., *Être Espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000
- AZAUSTRE A. ; CASAS J., *Manual de retórica española*, Barcelona, Ariel, 1997
- BAKER E., *Materiales para escribir Madrid : literatura y espacio urbano de Moratín a Galdós*, Madrid, Siglo XXI, 1991
- BAKHTINE M., « Formes du temps et du chronotope dans le roman. Essais de poétique historique » [1937-1938], *Esthétique et théorie du roman*, trad. D. Olivier, Paris, Gallimard, 1987, p. 235-398
- BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Éds. Du Seuil, 1957
- _____, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éds du Seuil, 1975
- BENJAMIN W., « Paris, capitale du XIX^e siècle » [1935], trad. de M. de Gandillac, dans *Oeuvres*, 3 vols., Paris, Gallimard, 2000, III, p. 44-66
- BERNARD M., *De quoi parle ce livre ? Elaboration d'un thésaurus pour l'indexation thématique d'oeuvres littéraires*, Paris, Honoré Champion, 1994
- BLECUA A., «La littérature apothegmatique en Espagne », dans *L'Humanisme dans les lettres espagnoles*, textes réunis par A. Redondo, Paris, J. Vrin, 1979
- BLOOM H., *The Anxiety of Influence* [1973], New York, Oxford University Press, 1997
- BOSQUE I., «Más allá de la lexicalización », *BRAE*, LXII / 225, 1982 , p. 103-58
- CARNEADO MORÉ Z.V. ; TRISTÁ PÉREZ A.M., *Estudios de fraseología*, La Habana, Academia de Ciencias de Cuba, 1985
- CASARES J., *Introducción a la lexicografía moderna* [1950], Madrid, 1992.
- CATALÁN D., «Sobre el lenguaje poético del romancero : la fórmula », *Ínsula*, 567, 1994, p. 25-28
- CAUQUELIN A., *L'art du lieu commun : du bon usage de la doxa*, Paris, Éds. Du Seuil, 1999
- CHEVALIER M., *Folklore y literatura : el cuento oral en el Siglo de Oro*, Barcelona, Crítica, 1978
- COMPAGNON A., *La seconde main ou le travail de citation*, Paris, Éds. du Seuil, 1979
- CORPAS PASTOR G., *Manual de fraseología española*, Madrid, Gredos, 1997
- CORREAS G., *Vocabulario de refranes y frases proverbiales y otras fórmulas comunes de la lengua castellana*, éd. V. Infantes, Madrid, Visor, 1992

- CUESTA BUSTILLO J. (éd.), *Memoria e historia*, Ayer, 32, 1998
- CURTIUS E.-R., *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* [1948], Paris, P.U.F., 1956
- DAEMMRICH H.-S. ; DAEMMRICH I., *Themen und Motive in der Literatur. Ein thematische Handbuch*, Tübingen, Francke, 1987
- DEMANGE C., *Le « dos de mayo » : mythe et fête nationale (1808-1936)* [Thèse Université Paris IV (1997) dir. par C. Serrano]
- DUFAYS J.-L., *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Liège, Mardaga, 1994
- EGGS E., *Grammaire du discours argumentatif. Le topique, le générique, le figuré*, Paris, Kimé, 1994
- FERNÁNDEZ MOSQUERA S., « La catacrisis: distintos conceptos y posibilidades hermenéuticas », *Revista de literatura*, 112, 1994, p.439-452
- FLOREZCANO E. (coord.), *Mitos mexicanos*, México D.F., Aguilar, 1995
- FOX I., *La invención de España. Nacionalismo liberal e identidad nacional*, Madrid, Cátedra, 1997
- GARCÍA GALIANO Á., *La imitación poética en el Renacimiento*, Kassel, Universidad de Deusto / Edition Reichenberger, 1992
- GOULET A. (dir.), *Le stéréotype : crise et transformations. Colloque de Cerisy-la-Salle (7-10 octobre 1994)*, Caen, Centre de Recherche sur la Modernité, 1994
- GOYET F., *Le sublime du « lieu commun ». L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1996
- GREIMAS, A.-J., *Semantique structurale*, Paris, Larousse, 1966
- GUILLÉN C., *Entre lo uno y lo diverso. Introducción a la literatura comparada*, Barcelona, Crítica, 1985, p. 248-303
- GULLÓN R., *Espacio y novela*, Barcelona, Antoni Bosch, 1980
- HERSCHBERG-PIERROT A., «Problématiques du cliché », *Poétique*, 43, 1980
- _____, *Le dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988
- HESPANHA, A.-M., « A fortuna de Aristóteles no pensamento político português dos séculos XVII e XVIII », dans *Aristotelismo político e Ragione di Stato*, textes réunis par E. Baldini, Florence, Leo S. Olschki, 1995, p. 115-28.
- HUNTER L. (éd.), *Toward a Definition of Topos. Approaches to Analogical Reasoning*, Basingstoke, Macmillan, 1991
- INFANTES V., «De oficinas y polyantheas : los diccionarios secretos del Siglo de Oro », en *En el Siglo de Oro. Estudios y textos de literatura áurea*, Potomac, Scripta Humanistica, 1992, p. 31-46
- IRIBARREN J.M., *El porqué de los dichos. Sentido, origen y anécdota de los dichos, modismos y frases proverbiales de España con otras muchas curiosidades* [1955], éd. de J.M. Romera, Pamplona, Dpt. Educación y Cultura, 1994
- JEHN P. (éd), *Toposforschung. Eine Dokumentation*, Frankfurt am Main, Athenäum, 1972
- JONIN P., *L'Europe en vers au Moyen Age. Essai de thématique*, Paris, Honoré Champion, 1996
- JUARISTI J., *El linaje de Aitor. La invención de la tradición vasca*, Madrid, Taurus, 1998
- KIBÉDI VARGA A., *Rhétorique et Littérature. Etude de structures classiques*, Paris, Didier, 1970
- KLEIBER G., *La sémantique du prototype (catégories et sens lexical)*, Paris, P.U.F., 1990

- LAUSBERG H., *Handbuch der literarischen Rhetorik, eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, Munich, M. Hueber, 1960
- LETOUBLON Fr., *Les lieux communs du roman: stéréotypes grecs d'aventure et d'amour*, Leiden, E.J.Brill, 1993
- LEYENS J.-P., *Stéréotypes et cognition sociale*, Liège, Mardaga, 1996
- LIDA DE MALKIEL M.-R., «Perduración de la literatura antigua en Occidente (a propósito de E.R.Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*) » [1952], dans *La tradición clásica en España*, Barcelona, Ariel, 1975, p. 269-338
- Le lieu commun. Études françaises*, 13, 1-2, 1977
- Les lieux de mémoire et la fabrique de l'œuvre*, *Biblio*, 17, 1993
- Lieux communs et littérature. Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, 49, 1997
- LIPPMANN W., *Public Opinion* [1922], New York, Pelican Books, 1946
- LÓPEZ GRIGERA L., *La retórica en la España del Siglo de Oro. Teoría y práctica*, Salamanca, Eds. Universidad de Salamanca, 1994
- MARCHESE A. ; FORRADELLAS J., *Diccionario de retórica, crítica y terminología literaria*, Barcelona, Ariel, 1986
- MARGARITO M. (éd.), *Stéréotypes et alentours*, Paris, Didier, 1997
- MATHIS G. (éd.), *Le cliché*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998
- Mc LUHAN M., *Du cliché à l'archetype. La foire du sens*, Paris, Hurtebise et Mame, 1973
- MICHONNEAU S., *Les politiques de la mémoire à Barcelone (1860-1930)* [Thèse EHESS (1998) dir. par B. Vincent, à paraître]
- MIEDER W., *International Proverb Scholarship. An Annotated Bibliography. Supplement*, New York, Garland, 1993.
- _____, *Proverbs in World Literature : A Bibliography*, New York, Peter Lang, 1996
- MONNET J., *La ville et son double. Images et usages du centre: la parabole de Mexico*, Paris, Nathan, 1993
- MOSS A., *Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1996
- NAUPERT C., *La tematólogia comparatista entre teoría y práctica*, Madrid, Arco Libros, 2001
- OLDER S., *Reverse Symbolism Dictionary : Symbols Listed by Subject*, Jefferson, Mc Millan, 1992
- ONG W.-J., *Ramus, Method, and the Decay of Dialogue. From the Art of Discourse to the Art of Reason*, Cambridge, Harvard University Press, 1958
- PERELMANN Ch.; OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'Argumentation. La nouvelle Rhétorique*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1958
- PERRIN-NAFFAKH A.-M., *Le cliché de style en Français moderne. Nature linguistique et rhétorique, fonction littéraire*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1985
- PLANTIN, Chr. (éd), *Lieux Communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, 1993
- POZZI G., «Temi, *tópoi*, stereotipi », dans A. Asor Rosa (dir.), *Letteratura italiana. Le forme del testo*, Turin, Einaudi, 1984, III, 1, p. 391-436

- PRIETO A., *La prosa española del siglo XVI*, I, Madrid, Cátedra, 1986
- RICO F., *El pequeño mundo del hombre. Varia fortuna de una idea en las letras españolas* [1970], Madrid, Alianza, 1986
- RIFFATERRE M., «Fonction du cliché dans la prose littéraire », *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 161-81
- RODRÍGUEZ DE LA FLOR F., *Teatro de la memoria. Siete ensayos sobre mnemotecnica española de los siglos XVII y XVIII*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1988
- RUIZ GURILLO L., *La fraseología del español coloquial*, Barcelona, Ariel, 1998
- SEIGNEURET J.-C. (éd.) et al., *Dictionary of Literary Themes and Motifs*, 2 vols, New York, Greenwood Press, 1988
- Le sens (du) commun. Histoire, théorie et lecture de la topique*, *Études françaises*, 36, 2000
- SERRANO C., *El nacimiento de Carmen. Símbolos, mitos, nación*, Madrid, Taurus, 1999
- SOBEJANO G., *El epíteto en la lírica española*, Madrid, Gredos, 1956
- SOUBEYROUX J. (éd.), *Lieux dits : recherches sur l'espace dans les textes hispaniques (XVI^e - XX^e siècles)*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1993
- SUÁREZ CORTINA M., *Casonas, hidalgos y linajes : la invención de la tradición cántabra*, Santander, Universidad de Cantabria, 1994
- Du thème en littérature. Vers une thématique*, *Poétique*, 64, 1985
- THOMPSON E. P., *The Making of the English Working Class*, Londres, V. Gollancz, 1964
- _____, *Formación histórica de la clase obrera : Inglaterra 1780 a 1932*, Barcelona, Laia, 1977
- THOMPSON S., *Motif-Index of Folk-Literature* [1955-1958], 6 vols., Bloomington, Indiana University Press, 1989
- TOMACHEVSKI B., « Thématique » [1925], dans *Théorie de la Littérature*, textes réunis par T. Todorov, Paris, Éds. du Seuil, 1965
- TROUSSON R., *Thèmes et mythes littéraires*, Bruxelles, Éds. de l'Université de Bruxelles, 1981
- VARELA F. ; KUBARTH H., *Diccionario fraseológico del español moderno*, Madrid, Gredos, 1994
- WOTJAK G. (éd.), *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Frankfurt / Madrid, Vervuert / Iberoamericana, 1998
- YATES, F.-A., *L'art de la mémoire* [1966], trad. D. Arasse, Paris, Gallimard, 1975
- ZULUAGA A., *Introducción al estudio de las expresiones fijas*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1980
- ZUMTHOR P., *Introduction à la poésie orale*, Paris, Éds. du Seuil, 1983